

LA ROCHE-SI-YON

REDACTION et PUBLICITE : 26 boulevard A. Briand. Tél. 4-14

Croix de guerre avec deux palmes, une étoile d'argent et la « Distinguished Flying Medal » une étoile de bronze...

Port-Vendres, Fez, Rabat etc... puis Liverpool, Elnington...
telles furent les étapes

du sergent Antoine TALONNEAU

Il effectua 23 raids avec la R.A.F. sur la France et l'Allemagne

— Ses parents, amis et connaissances du Poitou-sur-Vie nous connaissent de tous les noms si nous osons dire qu'Antoine Talonneau, ci-devant sergent mitrailleur de la R. A. F., n'est pas aimé : ce serait d'ailleurs faire à la vérité un suprême affront. Dans ce joli bourg où, le deuxième de dix enfants, il vit le jour voici 25 ans, il jouit, à juste titre, d'une réputation magnifique, partagée par ses sympathiques parents.

— Ceci dit, nous ne sommes que plus à l'aise pour écrire qu'il n'est pas de « ces plus bavards » et que, comme tout modeste héros, il n'aime pas particulièrement parler de lui : un véritable « mur » pour le curieux que nous sommes.

Il nous faut cependant reconnaître, pour être de bonne foi, qu'il se soumit volontiers à l'interrogatoire en règle que nous lui avons fait subir, avec un semblant de ferocité dans notre obstination.

J'étais tellement content d'être en France

Son nom, ses faits et gestes nous étaient connus, depuis déjà longtemps, des mois, « en gros ». Mais voici les détails qu'il a bien voulu nous donner. Laissons-lui la parole :

— Je suis né en 1921 au Poitou-sur-Vie. Ayant suivi les cours de l'Aviation Populaire à La Roche-sur-Yon, j'ai signé, au début de 1940, un engagement pour la durée de la guerre.

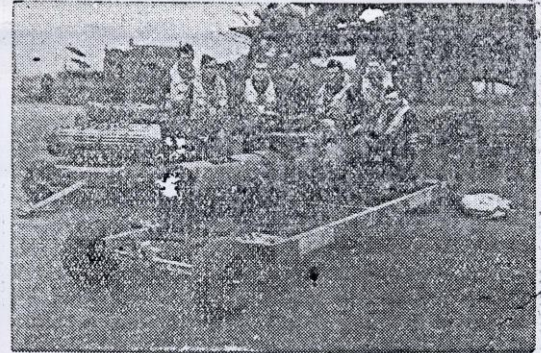
Le 18 mai, à Carzeaux, près de Bordeaux, j'étais breveté mitrailleur. Malheureusement vint l'armistice et le 15 août de la même année, j'étais démobilisé. Je suis resté alors au Poitou.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Ne pouvant supporter le joug allemand, je décidai, en 1941, de passer la ligne de démarcation. Cela se fit sans encombre le 1^{er} mai, aux environs de Fontiers.

J'étais, alors, si heureux d'être en France.

— Ayant voyagé la plupart du temps



Une bombe soufflante de 4.000 livres prête à être embarquée par un équipage français

leurs, cosmopolite. Jugez-en vous-même : il y avait un Sicilien, un Toulousain, un Foltvin, etc., etc...

Blessé grièvement au cours d'un de ses vingt-trois raids sur l'Allemagne et la France

— Quelle fut exactement votre vie là-bas, dans la « France libre » ?

— Quelques faibles parties intégrantes de la R.A.F., nous étions, nous, Français, partagés en deux groupes : le groupe Guynemer dont je faisais partie et le groupe Tunisia. En tout, nous avions une trentaine d'avions. Le commandant Puget, un héros entre tous, avait la responsabilité du tout. Quant à nous, nous étions sous les ordres directs du lieutenant Troué.

— Avez-vous beaucoup « volé » ?

— Personnellement, j'ai effectué 23 raids, presque tous de nuit.

— Quels furent vos objectifs ?

— Ils furent divers : en France, nous avions « visé » la région de l'île-Adam et de Falaise. Cette dernière région nous était particulièrement connue. Nous avons appris, avec plaisir, que, comme toujours, l'aviation française avait bombardé en « piqué » et que tous les objectifs militaires avaient été atteints.

— Et en Allemagne ?

— Voici quels furent nos buts : Stuttgart, Mannheim, Cologne, Hanovre, Mayence, Hambourg, etc... et là, nous avons mis le « paquet ».

— Vos raids se sont-ils toujours bien passés ?

— Malheureusement non.

— Vous fûtes blessé ?

— Hélas ! oui. Tout d'abord, continue M. Talonneau, le dois vous dire que presque à chaque fois, si nous avions eu pour nous aurions eu l'occasion de ne pas être très « fiers ». Mais tout se passa, si j'ose dire, normalement, lorsque le 15 août 1943, nous fûmes attaqués au-dessus d'Amsterdam, par une escadrille de chasseurs allemands.

— C'est alors que je fus grièvement blessé. Je fus atteint à une jambe de

plusieurs éclats d'obus et, près de moi, une vingtaine de cartouches « sautèrent » me brûlant grièvement.

— Avez-vous été seul blessé ?

— Oui. Mais, si vous aviez vu notre avion il était « lamentable » lorsque nous avons été obligés d'atterrir sur une plage anglaise.

— Opérez-vous en groupe ?

— Non. Contrairement aux Américains, nous volions « individuellement » et c'est, sans doute, sinon certainement, la raison pour laquelle nous atteignons plus souvent notre objectif.

— Après le débarquement en Normandie, qu'avez-vous fait ?

— J'ai eu, à Pâques 1945, une permission et j'ai alors revu ma famille. Mais, évidemment (sic), je suis reparti, et ce n'est qu'au début de juin que je suis revenu, définitivement, chez moi.

La « Distinguished Flying Medal »

De retour au Poitou-sur-Vie, le sergent mitrailleur Talonneau est redevenu M. Talonneau... tout court.

Il en a d'ailleurs profité pour fonder un foyer. Il était, à bonne école, étant, nous l'avons dit, le second de six enfants.

— Ayant repris ses anciennes habitudes, c'est avec la plus grande difficulté que nous réussissons à connaître ses décorations.

— A sa croix de guerre (étoile d'argent, étoile de bronze, deux palmes), il joint la « Distinguished Flying Medal ».

— C'est alors qu'il nous tourne le dos que nous traduisons la fin de sa citation... « Le sergent Talonneau a toujours fait preuve d'un courage et d'un dévouement au-dessus de tout éloge... »

— C'est daté, sur armes de Sa Majesté le roi d'Angleterre, le 15 décembre 1945.

— Avouez que nous aurions mauvaise grâce d'ajouter, en cette fin d'article, des compliments qui, à juste titre, paieraient déplacés.

M. DECAEN.



Le sergent Talonneau

sans billet, je me suis retrouvé à Limoges où j'ai pris un train pour Port-Vendres, via Toulouse.

Deux ans en Afrique du Nord

— Et M. Talonneau da continuer : — Avec un peu de chance, je réussis à m'embarquer pour Fez où je suis resté quinze jours avant de gagner Rabat, où je vécus pendant un an.

— Je servais toujours dans l'aviation, comme mitrailleur. — J'ai connu Agadir, Marrakech, etc. — lorsque survint le débarquement allié, en novembre 1942.

— Il me fallut attendre l'année suivante pour que je réussisse à m'embarquer sur un « ratot », afin de gagner l'Angleterre et de rejoindre le général de Gaulle.

— Nous avions mis dix jours pour effectuer la traversée : nous étions en octobre.

— Et c'est alors que commença, pour moi, la vie en Angleterre, partagée avec les membres de la R. A. F.

— Sans attendre une seconde, et ce sera la seule parole qu'il nous dira de lui-même, sans avoir besoin de lui poser une question.

— Iâ-bas, nous étions « sacres ».

— Quel genre d'existence aviez-vous ?

— Traités comme des « princes », nous avions tout ce que nous voulions. Nos désirs étaient, devanés. Sans énumérer tous nos avantages, nous avions pain, viande, beurre, légumes à discrétion, ainsi que vêtements, chaussures, etc.

— Avez-vous retrouvé des amis là-bas ?

— Oui et non. Comme Vendéen, je n'ai connu là-bas qu'un jeune homme des Sables-d'Olonne qui, d'ailleurs, ne vint pas.

— Par contre, heureux effet de hasard, j'ai revu en Angleterre, à l'un des moments de mes amis d'Afrique. C'était, d'ai-

Antoine TALLONNEAU
combattant de la France Libre